

L'Affranchi

Hiérarchie - Fraternité - Liberté

PRIX : 6 fr. 45

10^e Année.

ABONNEMENT :

France. 2 fr. 50
Etranger. 3 fr. 50

Bureaux 81, rue Dareau, 81
Paris (XIV^e)

Abonnements et correspondances :
Bureaux de la Rédaction : 81, rue Dareau, Paris (XIV^e).
Les manuscrits non insérés sont rendus

Juin 1918.

QUE VOULEZ-VOUS?...

C'EST A TOI ET A TOUS CEUX QUI PARTAGENT TA DURE ET SAINTE CAUSE

que je pense aujourd'hui en prononçant ces mots, mon ami, mon frère, toi qui profites d'un court répit pour m'envoyer de là-bas, — de l'enfer de la douleur humaine — ces belles strophes si pleines de renoncement, d'humilité, d'ardeur et d'amour. A toi et à tous ceux qui, comme toi, furent attachés à un art d'où tout souci égoïste était banni, à une œuvre où l'expression même de l'être individuel était sacrifiée aux harmonies plus larges, plus fécondes d'un chant débordant de vie et de mâle charité. Oui, à vous tous, dont fut interrompue l'œuvre de jeunesse, ce poème merveilleux où semblaient gronder les échos d'un cœur formé par tous les travailleurs de ce monde, — ce cantique dont l'exubérance de sentiments et de rythmes dominait le bruit de l'universel labeur et attirait, dans le cœur des hommes, courbé sur leur tâche, la sainte joie de la création. A vous tous, je demande aujourd'hui : que voulez-vous ? et pour quoi, pour quel faites-vous donc ce que vous faites ?

Car, mes frères et amis absents, je vous revois en esprit, moi qui suis resté avec mes poètes et mes penseurs, et l'horreur me saisit de vous voir ainsi marcher dans la boue et le sang de l'action vers un but qui vous était étranger. Quel drame se doit jouer dans vos cœurs ! Votre jeunesse et votre foi avaient accompli ce miracle d'amour de nous présenter l'action comme une œuvre de gloire et de noblesse, par là, avec une vie que Baudelaire et Poe et tant d'autres avaient hérité jusqu'à leur dernier souffle. Et, lorsque vint l'instant d'interrompre la glorification de l'acte pour l'acte lui-même, l'atrocité réaliste arracha au rêve son masque, et, là où l'on s'attendait à voir apparaître le beau visage calme de la Sagesse, se montra la face épouvantable de la Destruction. Tout cet effort, tout ce labeur immense et que vous rêviez fécond, pacifiant, générateur d'une ère de paix, de fraternité et de confiance, n'avait pu produire que cela : une cupidité et une haine dont les époques de barbarie n'avaient jamais donné l'exemple, et un cruel, un parfait instrument de mort. Songez à la beauté souillée, à la sainteté profanée des usines et des champs qui surent vous inspirer de si nobles cantiques, et répondez-moi, pour quel, pour quoi ?

Je sais, je sais. Mais est-ce vraiment pour cela, mais est-ce vraiment pour eux ? Quoi ! seulement pour cela, seulement pour eux ? Pour une idée qui ne peut plus vous émouvoir. Vous autres qui n'êtes plus les

habitants d'un coin de ce monde, vous autres qui êtes revenus à la sainteté primitive des fils de la Terre et qui appelez patrie tout lieu où fleurit la beauté, où rayonne l'Amour, où bruit et caresse le souffle du Père ? Quoi ? Pour une multitude guidée par un mot d'ordre qui est le même pour toutes les multitudes et pour des hommes qui, comme tous les autres hommes, vous crucifieraient si vous leur ouvriez le fond de votre cœur ? Non, non ; votre réponse ne me satisfait pas. Mon âme se déchire, ma pensée saigne quand je vous revois, en esprit, jusqu'aux genoux dans la boue et le sang de l'action. Non, ce n'est pas pour cela, ce n'est pas pour eux. Mais, alors, pour quoi, pour quel ?

Comme moi, vous pensez sans doute à notre frère héroïque, à celui qui tomba après avoir longtemps tenu tête à dix adversaires qu'il ne pouvait pas tuer — non, pas même à ce moment-là, — et quand le Créateur commun lui en eût donné lui-même l'ordre ! car, comme vous, il avait conquis cette paix et cette connaissance intérieures qui sont au-dessus de toute haine. — Et quand vous pensez à lui, n'interrogez-vous pas son esprit comme j'interroge le vôtre : pour quoi, pour quel ?

Ni pour le présent, ni pour le passé. Ils n'en valent certainement pas la peine. Et ne dites pas que c'est pour l'idée ! L'idée est insaisissable ; pour lui donner un corps, vous la situez dans un futur qui recule à mesure que vous avancez. Et quand même cette idée se laisserait saisir par les mains de ces hommes éternellement enfants, il vous en faudrait trouver une autre, plus insaisissable, plus fuyante encore, afin qu'ils aient un idéal éternel à poursuivre — eux, mais non pas vous, mais non pas votre phalange tragique de deux ou trois cents. Car, pour vous autres, tout est accompli depuis toujours, tout est réalisé dans l'instant éternel, et vous n'attendez plus rien. Et quand on vous demande : que voulez-vous, vous ne savez répondre que par un cri ou un sanglot des cordes éternelles. Je me contenterais, certes, de cette réponse qui ne laisse aucun sentiment insatisfait. Aujourd'hui, cependant, c'est ma raison qui vous interroge quand je prononce ces deux mots : pour quoi, pour quel ?

Et les autres, c'est-à-dire toute cette multitude qui ne s'est pas nourrie, comme vous, de l'idée éternelle, qui n'a pas parcouru, comme vous, ce long et aride chemin du vi^e siècle grec à la pensée de Nietzsche, — ces autres, savent-ils ce qu'ils veulent, savent-ils pour quoi ou pour quel ils se préparent à de nouvelles opérations. A la tête de cette armée se trouvait le général Radko-Dmitrieff, le héros bulgare de Lozengrad et d'Andrinople, demeuré fidèle à la Russie et à ses alliés. Doué d'une grande force de caractère et d'un sang-froid exceptionnel, intrépide jusqu'à la témérité, enclin, grâce à son mépris de la mort, à la braver, dans les moments les plus critiques, aux endroits les plus exposés, il jouissait d'une réelle popularité parmi les soldats et les officiers. Son nom était indissolublement uni, depuis deux ans, à l'histoire de l'armée du front de Riga. Incontestablement Radko-Dmitrieff passait en valeur la plupart des généraux de son entourage et des chefs nommés à ses ordres. Tous les plans d'opérations défensives et offensives de la 12^e armée étaient élaborés par lui. Le début des entreprises dont l'initiative lui revenait était pour l'ordinaire couronné de succès ; les échecs qui en marquaient le développement ultérieur étaient toujours dus au défaut d'initiative et de résolution des généraux commandants de corps d'armée ou de divisions. Extrêmement laborieux, notre commandant en chef tenait compte des conditions de vie locales et se souciait de distinguer des autres généraux. Les régiments de chasseurs lettons n'avaient qu'à se louer de son attitude à leur égard ; il les considérait comme la fine fleur de son armée et les défendait en toute occasion, n'oubliant jamais le rôle glorieux que ces troupes avaient joué dans toutes les opérations de la 12^e armée. En ce qui concerne la responsabilité des échecs survenus sur le front de Riga, c'est aux historiens futurs de cette guerre de nous dire quelle part en retombe sur Radko-Dmitrieff. Son nom, en tous cas, ne figure pas dans la dernière page, si tragique, de l'histoire de ce front. Devant la ruine de l'idéal qu'il servait et le relâchement complet de la discipline indi-

agissent ? En est-il un, parmi ces milliers de l'un et de l'autre camp, qui soit capable de répondre par des mots dictés par la raison et non pas l'opiniâtreté d'une bouche ou d'un livre, à cette éternelle question : pour quoi, pour quel ?

Je les connais, ces réponses ; je les connais toutes, depuis celle qui invoque la nécessité de vivre et de se nourrir, jusqu'à celle qui se hausse aux concepts spirituels du devoir et de l'honneur. Aucune d'elle ne me satisfait, car la plus belle et la plus pure parole encore d'une Loi et n'arrive pas à exprimer cet amour qui est la source la plus profonde et aussi la fin dernière de toute action et sur tout d'une action comme celle qui se déroule devant nos yeux. Et c'est peut-être ce désespoir d'entendre jamais la réponse vraie, — la seule réponse vraie à ma question, qui me donne le courage de formuler la pensée si simple, si puérile, par laquelle je réponds à ce qui m'interroge du plus profond de moi-même : pour quoi, pour quel ?

Pour aucune des choses passagères qui étaient là avant nous et qui nous survivront, pour aucun idéal ; pour aucun être, pas même pour le plus aimé ; pour aucun ordre réalisable et d'avance condamné ; pour aucune forme modifiable de la foi. Pas pour notre esprit, pas pour notre terre. Pour quoi, pour quel ?

Ah ! seulement pour cette certitude absolue et pourtant obscure, ensevelie, tout au fond de nos intelligences (étouffées sous un amas inextricable de demi-pensées, de demi-connaissances, de demi-vérités, — oui, seulement, uniquement, pour cette conviction que quelque chose est en soi, qui seul mérite notre confiance absolue, invisible, incompréhensible, nous ordonne de l'aimer à travers les deux formes terrestres du mouvement, celle qui engendre la vie et celle qui donne la mort ; et dont la fin commune est l'incompréhensible sacrifice, l'expression terrestre la plus haute et la plus logique de la loi suprême, de la vérité unique.

UN HOMME.

L'AFFRANCHI tient essentiellement à affirmer son entière indépendance.

Il ne se rattache à aucune des nombreuses revues, ou des nombreuses feuilles existantes ou nouvellement créées.

Le journal **L'AFFRANCHI** existe depuis huit ans. Son titre seul a été changé. Ses idées sont toujours empreintes du même idéalisme et du même désir de répandre l'idée de la lutte pour l'évolution.

ULTIMA RATIO REGIS

C'ÉTAIT PENDANT UNE BATAILLE DE LA GRANDE GUERRE DES NATIONS.

Dans la plaine crayeuse de Champagne, cadre désolé du plus tragique des tableaux qu'il pu décrire le Dante aux Enfers, je me trouvais face à face avec un canon prussien.

De ses roues fracassées émergeait sa longue gueule d'acier, sur laquelle étaient gravées les armes du Seigneur de la Guerre, avec ces mots :

Ultima Ratio Regis.

Le monstre, blessé à mort, portait encore la livrée de son maître et sa devise : « Je suis le suprême argument du Roi. »

Et je restai rêveur devant cette courte phrase, coupante, brutale, orgueilleuse comme un ordre et un défi.

Lorsque le Roi n'a pu arriver à ses fins par les manœuvres cauteleuses et la voix mielleuse de ses diplomates, il jette bas le masque et par la voix tonnante de ses canons d'acier, il signifie sans plus tarder qu'on obéisse.

Roi héréditaire, de par le droit du plus fort, non du plus digne, il est né de la force, il vit de la force et n'existe que par la force.

La force est sa suprême raison d'être et, dans les cas extrêmes, quel suprême argument peut-il trouver, sinon la guerre ?

Il est fort et inexorable, le Seigneur de la Guerre, planant au-dessus d'un peuple qu'il maîtrise savamment avec une hiérarchie militaire, raide comme une armure...

Mais, s'il s'attribue tous les droits, il en est un qu'il lui échappe ; le droit d'être vaincu à la guerre. Il ne lui est même permis de ne pas vaincre au faible Seigneur de la Guerre.

Lorsque la Force se détruit elle-même, elle fait piteuse mine de faiblesse, et pour cacher sa honte, elle devient Ruse.

C'est alors qu'on voit reparaître le sourire inquiétant du diplomate, mais cela ne réussit pas toujours — quelquefois pour un temps, mais seulement pour un temps.

Il fut, un jour, un Prince de la Paix qui jeta au monde ces paroles : « Celui qui se sert de l'épée, périra par l'épée. » Celui qui connaît la force — et la ruse. Il en connaît la source, puisqu'il savait ce que c'était que la Puissance.

Paul d'ELIE.

Lisez **L'AFFRANCHI** et faites le lire à tout le monde !

Il s'adresse à tous et tous doivent l'aider à vivre, puisqu'il veut le Bien pour tous ceux qui sont de bonne volonté !

HIÉRARCHIE

FRATERNITÉ

LIBERTÉ

LA CHEVALERIE ET

LA MAÇONNERIE avaient pour origine et pour but des principes très semblables, voire même identiques : la sélection des purs parmi la foule des impurs dans un but ident d'abord, pratique ensuite de Bien général ou de réalisation de ce Bien dans une œuvre particulière.

La base était, pour l'une et pour l'autre de ces institutions de sélection, toute mystique, c'est-à-dire de contemplation ou d'abstraite adoration.

La Chevalerie du moyen âge avec ses ordres multiples cultivait avec la bravoure et le sens du respect, la beauté et la pureté, en se mettant au service de toute bonne cause. Les grands Ordres de Chevalerie (je cite seulement le plus connu d'entre eux, pour les crimes que l'humanité a commis envers lui : l'Ordre des Templiers) avaient en outre de leur organisation extérieure, comprenant des règles sévères de vie et d'épreuves, aussi une organisation purement occulte, dont le but était de choisir parmi les purs de l'Ordre, les invulnérables quant aux prises et aux attaques des vices et défauts de l'homme, afin qu'entre eux soient transmis les secrets de leurs hautes connaissances, nécessaires pour maintenir le souffle de vie spirituelle, lue de l'Église dans toutes ses actions.

Ces secrets étaient si bien gardés, que de nos jours encore les plus fins se brisent à vouloir résoudre les hydroglyphes du fameux coffret des Templiers. Et l'on a pu brûler sur une place de Paris les derniers Chevaliers avec leur Grand Maître Jacques de Molay, sans obtenir d'eux aucune révélation de leurs secrets, secrets que, pour les besoins de la cause, on a voulu dire avoir consisté en de stupides orbes.

Cette Chevalerie est éteinte, éteinte par l'évolution qui, d'hommes guerriers à l'entêtement fait des hommes dits savants ; l'adoration et l'action dans l'adoration à également fait place à la connaissance.

De cette évolution est sortie, fondée sur les mêmes principes mystiques, la Maçonnerie, dont le but était l'instruction et l'organisation par elle d'une société idéale, à l'image de l'Architecture de l'Univers. Essentiellement hiérarchique, elle plaçait le maître avec ses responsabilités et pouvoirs au-dessus du compagnon et celui-ci, au-dessus de l'apprenti. Elle a été

(1)

LA GUERRE ET LA VÉRITÉ

(Épisode du front russe de Riga).

Par Arthur TOUPINE, chasseur letton
(De Labunowo, trad.)

AVANT-PROPOS

Nous nous faisons une joie d'offrir à nos lecteurs un récit de guerre inédit qui jettera une clarté inattendue sur les événements tragiques de Russie.

Son auteur, Arthur Toupine, est un jeune écrivain letton, correspondant du grand quotidien russe *Novosti Wremia*, organe principal des éléments hostiles à l'Allemagne.

Arthur Toupine, engagé volontaire, est décoré de la croix et de la médaille de Saint-Georges.

Bien avant la catastrophe mondiale provoquée par la démente des cercles militaires prussiens, une profonde connaissance intuitive du cœur humain, aidée à une clarté remarquable d'expression, avait déjà attiré sur les œuvres d'Arthur Toupine l'attention d'une large élite de lettrés. Mais c'est l'apparition de son premier récit de guerre qui devait assurer au jeune psychologue la sympathie et l'admiration de la foule.

Un souci minutieux de vérité prête aux narrations de notre auteur un accent d'un charme indéfinissable. Le ton général de son récit est presque celui d'une lettre qu'un jeune paysan, attaché à son village, adres-

serait, du champ de bataille, à des êtres chéris : il y a là de la naïveté, de la tendresse, du patriotisme instinctif et aussi de ce sentiment de profonde tristesse et d'abandon qui étirent les cœurs de fils et d'amants durant les insomnies atroces de la tranchée. Et puis, tout-à-coup, on éprouve un étrange sentiment de surprise et même d'anxiété, en reconnaissant dans ce gribouillage plein de charme puéril, la composition savante d'un esprit profond qui, de la poésie d'Homère à la pensée de Nietzsche, a parcouru toute la lente évolution du mysticisme héroïque, toute la tradition sacrée de l'obscur sacrifice rédempteur.

Fidèle à notre méthode, nous avons cherché, avant tout, à conserver intacta, dans notre traduction, — parfois au détriment de l'harmonie et même de la grammaire — le ton singulièrement ingenu du texte original, ainsi que ce débit plein de monotonie et de placidité qui évoque avec tant de puissance, dans les récits de Toupine, l'uniformité et la somnolence de l'immense plaine natale.

La connaissance parfaite des deux langues et des deux pays, le don de l'émotion et la pleine possession des moyens techniques de l'art ne sont que d'un faible secours dans la tâche ardue du traducteur. Ce qu'il faut surtout à l'écrivain qui s'attaque au difficile problème de décrire une muse exotique de ses stours nationaux sans la rendre absolument méconnaissable, c'est, selon le mot de Danton, « de l'audace, de l'audace et encore de l'audace. »

Le Traducteur.

La Guerre et la Vérité

Après l'échec des deux offensives de mars et de juillet 1918, l'état-major de la 12^e armée

se prépara à de nouvelles opérations. A la tête de cette armée se trouvait le général Radko-Dmitrieff, le héros bulgare de Lozengrad et d'Andrinople, demeuré fidèle à la Russie et à ses alliés. Doué d'une grande force de caractère et d'un sang-froid exceptionnel, intrépide jusqu'à la témérité, enclin, grâce à son mépris de la mort, à la braver, dans les moments les plus critiques, aux endroits les plus exposés, il jouissait d'une réelle popularité parmi les soldats et les officiers. Son nom était indissolublement uni, depuis deux ans, à l'histoire de l'armée du front de Riga. Incontestablement Radko-Dmitrieff passait en valeur la plupart des généraux de son entourage et des chefs nommés à ses ordres. Tous les plans d'opérations défensives et offensives de la 12^e armée étaient élaborés par lui. Le début des entreprises dont l'initiative lui revenait était pour l'ordinaire couronné de succès ; les échecs qui en marquaient le développement ultérieur étaient toujours dus au défaut d'initiative et de résolution des généraux commandants de corps d'armée ou de divisions. Extrêmement laborieux, notre commandant en chef tenait compte des conditions de vie locales et se souciait de distinguer des autres généraux. Les régiments de chasseurs lettons n'avaient qu'à se louer de son attitude à leur égard ; il les considérait comme la fine fleur de son armée et les défendait en toute occasion, n'oubliant jamais le rôle glorieux que ces troupes avaient joué dans toutes les opérations de la 12^e armée. En ce qui concerne la responsabilité des échecs survenus sur le front de Riga, c'est aux historiens futurs de cette guerre de nous dire quelle part en retombe sur Radko-Dmitrieff. Son nom, en tous cas, ne figure pas dans la dernière page, si tragique, de l'histoire de ce front. Devant la ruine de l'idéal qu'il servait et le relâchement complet de la discipline indi-

pensable à la vie de toute armée, le général Radko-Dmitrieff, dès le printemps 1917, abandonna à jamais l'armée russe.

Vers la fin de l'année 1916, une nouvelle opération fut résolue en vue de détruire la Courlande et de porter aux Allemands un coup décisif dans cette région. On attribuait en partie l'échec des offensives précédentes à la connaissance parfaite que l'État-Major germanique avait de tous nos mouvements et qui lui permettait de faire affluer à temps vers les points menacés, les réserves nécessaires. Toutefois, une grande part des responsabilités retombait sur cette « Riga la Germanique » qui, avant la Révolution, était un véritable nid d'espions, où le télégraphe sans fil travaillait infatigablement pour le compte de l'ennemi. L'opération de décembre devait être exécutée dans le plus profond secret. On poussa la prudence jusqu'à renoncer à une préparation d'artillerie, et il fut résolu de rompre les lignes de défense allemande au moyen d'une attaque de front. On prévoyait naturellement des pertes importantes ; mais la 12^e armée y était habituée et n'y attachait qu'une médiocre importance. D'après le plan du commandant en chef, les régiments lettons devaient rompre le front allemand sur une grande étendue, donner à la brèche une profondeur suffisante et, après avoir accompli leur tâche, laisser aux armées russes le soin de développer les opérations.

Les troupes lettones comprirent, dès l'automne 1916, qu'une attaque nouvelle se préparait. Le commandant en chef assista plus régulièrement aux exercices de nuit de nos brigades. Huit de nos régiments furent fondus en deux brigades de chasseurs. Chacune de ces brigades était composée de quatre régiments, ce qui en faisait l'équivalent d'une division de chasseurs russes. L'autorisation du Grand État-Major de fonder huit régiments lettons en deux unités constituant

un corps de chasseurs de Lettonie fut saluée avec joie par notre pays. Dissimulés dans les divisions russes, nos régiments nationaux obtenaient au début des offensives, des succès incertains, mais bientôt décisifs, manquant de force pour donner aux opérations le développement nécessaire. Ainsi dans l'offensive de juillet, les bataillons lettons, séparés les uns des autres, donnèrent maintes preuves d'indépendance et d'héroïsme ; cependant, le résultat final fut loin de compenser les pertes énormes qu'ils avaient subies.

Cela, Radko-Dmitrieff l'avait vu et compris à merveille. Voilà pourquoi l'idée lui vint de fonder tous les régiments lettons en un seul groupe destiné à rompre le front allemand. Ce front une fois percé, les troupes russes, affluant en grandes masses et approfondissant la brèche, devaient atteindre l'arrière allemand et donner le coup de grâce à l'ennemi. Ce plan fut approuvé par l'État-Major du front ainsi que par le Grand quartier général. En automne 1916 commença la concentration des régiments. La constitution de l'état-major des divisions lettones la suivit de près. Le commandement de la première brigade fut donné au général letton Missine, ancien commandant de la brigade des chasseurs sibériens ; pour le commandement de la deuxième, Radko-Dmitrieff désigna un colonel d'état-major, Aouline, qui s'était déjà distingué dans l'offensive de juillet. Aouline y avait commandé un régiment letton et jouissait d'une véritable popularité parmi les officiers et les soldats de notre pays. La première brigade de chasseurs de Lettonie occupait, avant l'offensive de décembre, le rayon de la Chaussée de Mitau, la seconde, le rayon maritime de Kokenburg.

Les régiments de chasseurs lettons se préparaient au combat. Manœuvres succédaient aux manœuvres, conseils aux conseils,

TO el. 45 6 18

